

Patricia Dahan

La lettre entre savoir et jouissance

« Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait littoral. » Cette phrase de la séance du 12 mai 1971 du séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant » est ce que je vais vous commenter à partir d'une chronologie des concepts introduits par Lacan dans ce séminaire et ceux des trois ou quatre années qui vont suivre.

La psychanalyse révèle ce qui fait trou

Faisons d'abord un petit retour en arrière ; dans le texte des *Écrits* « La psychanalyse et son enseignement » de 1957, Lacan s'adresse à des philosophes et leur demande s'ils savent ce qui est spécifique à la psychanalyse. Il indique curieusement que ce n'est pas l'inconscient, parce que l'inconscient « ne fait plus question pour personne » ; ce qui est le plus spécifique, dit-il, c'est le symptôme, et il précise le symptôme analysable, analysable voulant dire qu'il a une structure identique à la structure du langage. À cette époque, c'est la thèse de l'inconscient structuré comme un langage ; le symptôme est décrit comme processus métaphorique, c'est une formation de l'inconscient au même titre que le rêve, le mot d'esprit ou le lapsus. Cette notion va changer par la suite et le symptôme prendra un statut à part par rapport aux autres formations de l'inconscient.

Une quinzaine d'années plus tard, en 1971, dans « Lituraterre », Lacan revient sur la place essentielle du symptôme dans la psychanalyse pour dire : « Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation ¹. »

Après avoir décrit la structure de l'inconscient à l'aide du signifiant, Lacan focalise sa démarche sur une nouvelle approche du

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 18.

symptôme. Il va petit à petit introduire la notion de jouissance dans le symptôme, et le symptôme sera décrit non plus comme un processus métaphorique mais comme « l'effet du symbolique dans le réel ». Cette approche se développera sur plusieurs années, mais les prémices de cette redéfinition du symptôme sont déjà dans le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant », où Lacan apporte une nuance complémentaire à sa définition du signifiant ; il en détache une nouvelle notion qu'il va appeler la lettre. À ce stade, la définition qu'il donne de la lettre n'est plus celle des *Écrits* dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient » où la lettre n'était pas distinguée du signifiant. À partir de « Lituraterre », il insiste sur la différence entre la lettre et le signifiant, avec comme particularité pour la lettre d'unir les deux concepts de signifiant et de jouissance, ou, dit autrement, de symbolique et de réel, de savoir et de jouissance.

Savoir et jouissance, il y a un paradoxe apparent à lier ces deux termes, car ce sont des notions qui ne peuvent pas se rejoindre, la jouissance étant ce qui fait barrière au savoir. Mais la lettre évite ce paradoxe en étant non pas ce qui va les réunir, mais ce qui va faire bord entre les deux. On perçoit mieux ainsi la phrase de Lacan : « Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait littoral », le littoral, selon le dictionnaire, étant une bande de terre qui sépare deux territoires complètement différents. Lacan précise d'ailleurs dans ce texte : « Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine ². »

Dans « Lituraterre », Lacan évoque le trou noir. À cette époque, les physiciens avaient pu démontrer l'existence de trous noirs de façon indirecte à partir de la découverte d'un pulsar, une étoile qui tourne à grande vitesse autour d'un trou noir et qui, par les clignotements qu'elle émet, permet de mettre en évidence son existence. Lacan se sert de cet exemple pour faire une analogie et montrer que la lettre, telle qu'il la définit à ce moment-là, est ce qui met en évidence ce qui fait trou dans la psychanalyse. « Pour moi, dit-il, si je propose à la psychanalyse la lettre comme en souffrance, c'est qu'elle y montre son échec. Et c'est par là que je l'éclaire : quand j'invoque ainsi les lumières, c'est de démontrer où elle fait *trou* ³. » D'où

2. *Ibidem*, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 13.

l'importance de la lettre pour la psychanalyse puisqu'elle révèle là où il y a un trou dans le savoir, là où il y a énigme.

La lettre entre symbolique et réel

Dans le même texte, il s'efforce de distinguer le signifiant de la lettre pour donner à la lettre un statut particulier distinct de celui du signifiant.

Mais si la lettre n'a pas le même statut que le signifiant, elle n'en est pas non plus complètement détachée. Pour qu'il y ait de la lettre, il faut que d'abord il y ait un signifiant. Lacan insiste pour souligner que la lettre n'est pas une impression, ce n'est pas quelque chose d'imprimé dans l'inconscient, elle n'est pas non plus première par rapport au signifiant, mais elle peut symboliser certains effets de signifiants, elle est une conséquence du langage. La lettre se détache du signifiant en n'étant pas comme lui un semblant, elle est matérielle. Dans « Lituraterre », elle se présente comme ravinement, un ravinement qui est un effet du signifiant, elle est donc seconde par rapport au signifiant.

Ce statut particulier de la lettre permet d'associer à la fois la notion de symbolique et la notion de réel, c'est en cela qu'elle résume en elle-même la structure du symptôme telle que Lacan va la décrire par la suite comme effet du symbolique dans le réel.

Il met ici en chantier les questions qui se posent à la psychanalyse et que la lettre peut éclairer. Après avoir indiqué que la lettre fait bord entre le savoir et la jouissance, « reste à savoir, dit-il, comment l'inconscient que je dis être effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre ⁴ ».

Une redéfinition du symptôme

Je voudrais essayer ici d'examiner les éléments de réponse que Lacan a pu apporter au cours des séminaires qui vont suivre, avec l'introduction du concept de *lalangue*, sa redéfinition de l'inconscient dans laquelle il introduit la notion de réel et la façon dont il définit le symptôme.

4. *Ibid.*

Dans le séminaire « ...Ou pire », à la séance du 15 décembre 1971, Lacan représente l'écrit comme le retour du refoulé. La lettre vient pour marquer la place du signifiant qui fait retour. Le signifiant n'est donc pas directement lisible : dans le discours du patient, ce qui apparaît sous forme de lettre est à déchiffrer. Le retour du refoulé désigne la formation de symptôme, mais le signifiant qui fait retour revient transformé. Une vérité a été refoulée mais elle continue à s'exprimer sous une autre forme, ce qui est à déchiffrer, c'est ce qui revient sous forme de lettre. La lettre, dans la définition de Lacan, n'est pas à lire, elle ne fait pas sens. Elle prend sa source dans le signifiant mais c'est un signifiant censuré. La lettre apparaît comme chiffrée, c'est le signifiant détaché de sa valeur de signification, détaché du signifié. C'est ce que Lacan décrit dans « Lituraterre » : l'écriture comme ravinement du signifié.

La même année, dans un autre séminaire qui a eu lieu à Sainte-Anne et qui s'intitule « Le savoir du psychanalyste », Lacan introduit le concept de *lalangue*. Ce concept apporte un éclairage sur ce que Lacan a commencé à amener avec le concept de la lettre. Il nous aide à comprendre à la fois comment la notion de jouissance peut être associée au langage, mais aussi comment l'inconscient « commande cette fonction de la lettre ». On le verra plus en détail à partir d'une vignette clinique.

À partir du séminaire *Encore*, en 1972, à la définition de l'inconscient structuré comme un langage, Lacan conjoint celle de l'inconscient fait de *lalangue*. La nouvelle définition met en rapport les affects de *lalangue* et le savoir inconscient. La *lalangue*, langue maternelle ou plutôt la langue parlée et entendue par le jeune enfant, joue selon Lacan un rôle essentiel dans la structuration de notre inconscient. La *lalangue* n'est pas celle de la culture, elle n'est pas non plus celle des échanges économiques, pas la langue du maître ; elle est celle des affects, une langue propre à chacun et qui, surtout, associe au langage la notion de jouissance.

Ainsi, la notion de lettre relie signifiant et jouissance en 1971, et celle de *lalangue* associe langue et jouissance en 1972.

Avec « l'inconscient fait de *lalangue* », Lacan introduit dans la définition de l'inconscient le concept de réel. Or, contrairement au signifiant dont pourtant elle est issue, la lettre contient une dimension

de réel, elle n'est pas du côté du sens, elle est du côté du hors-sens, du côté de la jouissance. On peut essayer de comprendre pourquoi dans « La troisième » Lacan dit : « Il n'y a pas de lettre sans de *lalangue*, c'est un problème, comment est-ce que *lalangue* ça peut se précipiter dans la lettre ? On n'a jamais rien fait de bien sérieux sur l'écriture. Mais ça vaudrait quand même la peine, parce que c'est là tout à fait un joint. » Il indique ici que, s'il y a un chiffrement dans la lettre, cela nécessite de retourner à ce qui fait le chiffre. Et si l'on veut avoir une chance de démêler l'énigme du symptôme, c'est en ayant accès aux signifiants de *lalangue* du patient.

Pour reprendre les termes de Lacan concernant la définition de l'énigme, on peut dire qu'il s'agit d'une énonciation dont on ne connaît pas l'énoncé. L'énoncé, nous allons le voir à partir d'une petite vignette clinique, se trouve dans la langue dans laquelle l'enfant a reçu ses premiers soins, celle de sa prime enfance, sa *lalangue*, la langue dans laquelle s'est constitué son symptôme ; ce qui a fait retour en tant que lettre en est l'énonciation.

Interpréter à partir de lalangue

La vignette clinique que je vous propose est un cas que Lacan emprunte à Freud pour donner un exemple d'interprétation à partir de *lalangue* dans l'analyse d'un sujet bilingue. Ce cas, Lacan l'a souvent cité tout au long de son œuvre, mais ce n'est qu'en 1974 après avoir introduit le concept de *lalangue* qu'il apparaît de nouveau comme un exemple pour montrer que « c'est au niveau de *lalangue* que porte l'interprétation ⁵ ».

Ce patient bilingue évoqué par Freud est cité dans un texte sur le fétichisme dans le recueil *La Vie sexuelle*. Il s'agit de ce jeune homme qui avait érigé comme fétiche un brillant sur le nez. Dans ce texte, Freud explique que pour le fétichiste il y a un déni de la castration de la femme, car pour lui accepter cette castration serait accepter la menace de sa propre castration. Le fétiche est alors un substitut du phallus qui manque à la femme. Lacan fait le commentaire suivant du cas de ce fétichiste : « J'évoquerai simplement ce que Freud apporte dans un cas sur ce qui est considéré comme un

5. J. Lacan, « Le phénomène lacanien », *Les Cahiers cliniques de Nice*, n° 1, juin 1998.

stigmaté de perversion. Le *Glanz auf der Nase*, le brillant sur le nez, excite tout particulièrement un fétichiste dont il parle. S'il en trouve l'interprétation, c'est dans *to glance at the nose* qui était la langue que parlait le petit enfant quand il est né. Je veux dire peu après sa naissance, quand il a commencé à être pris, justement, dans la langue de ses parents. Le *to glance*, regarder, est devenu un *Glanz*, un brillant, un éclat. Voilà ce dont Freud rend responsable le fétichisme du sujet en question ⁶. » Lacan donne ici une explication de ce qui opère dans l'analyse. On voit à partir de cette vignette clinique que c'est dans la langue maternelle que s'est constitué le symptôme, mais que ce qui fait retour est un signifiant auquel on peut donner le statut de lettre selon la définition de Lacan. Ainsi, l'explication du symptôme, et donc la possibilité d'une réduction du symptôme, ne peuvent se faire que par un retour à la langue maternelle : « Le fétiche dont l'origine se trouvait dans la prime enfance ne devait pas être compris en allemand mais en anglais ⁷. »

Si ce qui revient en tant que lettre est le signifiant refoulé, je pense qu'on peut dire que c'est bien ce signifiant de *lalangue*, la langue maternelle parlée par le sujet dans son enfance, comme on a pu le voir dans la description de cette vignette, qui se précipite dans la lettre. Le signifiant qui a été refoulé est un signifiant de la langue maternelle qui pourra être déchiffré grâce à l'analyse. Ce chiffrage présentifie ce qu'est la lettre ; c'est le signifiant en tant que détaché de sa valeur de signification, détaché du signifié. En effet, ce qui revient comme lettre n'est pas à lire, ce qui est à interpréter, c'est le signifiant de la langue maternelle. Le retour du refoulé, ce serait le *Glanz* du patient de Freud qui renvoie au signifiant *glance* de sa langue maternelle. On peut en déduire que ce qui apparaît dans le discours du patient, c'est la lettre qui n'est pas à lire puisque, telle quelle, elle ne nous dit rien sur le signifiant refoulé. Mais s'il y a de la lettre, c'est que, précédemment, il y a eu un signifiant refoulé de *lalangue*, il n'y a donc pas de lettre sans de *lalangue*, comme le dit Lacan dans « La troisième ». D'autre part, si la lettre n'est pas à lire tandis que *lalangue* permet de lire entre les lignes, *lalangue* comme la lettre ne sont pas du côté du sens et toutes deux appartiennent aux

6. *Ibid.*

7. S. Freud, « Le fétichisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 133.

deux champs de la jouissance et du savoir. « Entre la jouissance et le savoir, la lettre fait littoral⁸. »

En 1974-1975, aussi bien dans le séminaire « R.S.I. » que dans sa conférence à Genève sur le symptôme, Lacan montre que les symptômes ont un sens mais qu'il ne faut pas leur donner du sens, car à les nourrir de sens on ne fait que les renforcer. On le voit bien avec l'exemple de *Glanz* ; si l'interprétation portait sur ce signifiant, l'analyse n'aurait pas accès au signifiant refoulé, et à vouloir lui donner du sens on ne ferait que renforcer quelque chose qui n'a rien à voir avec ce qui a permis de constituer le symptôme.

Le travail de l'analyse consiste à réduire ce qui faisait sens pour le patient, à réduire la lettre à un déchet. Dans « Litraterre », Lacan revient sur l'équivoque évoquée par Joyce, « a letter, a litter » – « une lettre, une ordure » –, déjà citée dans « La lettre volée », et considère qu'à faire une analyse Joyce n'aurait rien gagné, « allant tout droit [avec cette formule] au mieux de ce qu'on peut attendre d'une psychanalyse à sa fin ».

Avec ce glissement de *a letter* en *a litter* représentant la transformation de la lettre en déchet, Lacan montre l'usage que l'on peut faire de cette notion de lettre pour aborder et réduire le symptôme dans l'analyse.

C'est aussi en 1974-1975 qu'il insiste sur la jouissance propre au symptôme ; voilà l'enchaînement que je voulais souligner, en commençant par examiner la fonction de la lettre, à la jonction du savoir et de la jouissance, et le concept de *lalangue* qui associe langage et jouissance.

19 novembre 2005

8. J. Lacan, « D'un discours qui ne serait pas du semblant », séminaire inédit (1971-1972) séance du 12 mai 1971.